Des équipes de secours se constituent sur tous les points de l'Italie, mais surtout à Palerme et à Catane. Des médecins, des citoyens forment des escadres de secours. Des pompiers des différentes villes et des troupes se concentrent sur Messine et Reggio et organisent le sauvetage.

EN CALABRE

Palmi en ruines

Palmi, 30 décembre.

Les secousses continuent fréquentes et très sensibles ; la pluie tombe sans relâche depuis lundi. Plusieurs des blessés sont morts pendant la nuit.

Les cadavres ont été portés par centaines dans le cimetière, mais il en reste au moins cinq cents sous les décombres.

L'aspect de la ville est triste, désolant : les maisons sont détruites ou menacent de s'écrouler. La population s'est réfugiée dans les baraques construites lors du sinistre de 1905.

Plusieurs familles sont entièrement éteintes. Le pain manque ; les abris manquent ; tout manque. Les soldats se dévouent pour venir en aide à la population, mais les provisions pour les troupes elles-mêmes font défaut.

Les secours commencent à arriver mais très lentement, à cause du manque de communications.

Bagnara complètement détruite

La populeuse commune de Bagnara, dans la province de Reggio, a cessé d'exister. Tous ses habitants sont morts : l'incendie a achevé la ruine déterminée par le tremblement de terre.

Dans quelques jours, de la chaux sera jetée sur l'amoncellement de décombres qui fut Bagnara. Une grande croix sera plantée au milieu, et, seule, elle rappellera à la postérité cet épouvantable malheur.

A REGGIO

La terre tremble toujours

Rome, 30 décembre.

On annonce de Gerace-Marina que la terre tremble toujours en Calabre. Les secousses se répètent à chaque instant. Les torrents sont sortis de leur lit, renversant tout sur leur passage.

Reggio est entièrement détruite. Le gazomètre a fait explosion. Les morts se comptent par milliers. Des centaines de barques ont été englouties par la mer.

Le fait suivant permettra de se faire une idée de l'étendue du désastre :

Un torpilleur qui s'était approché de l'ancien port de Reggio, n'a plus trouvé la moindre trace de la ville. A sa place, se trouvait seulement un imposant amas de ruines. Le plus grand silence régnait sur le rivage. Les habitants ont disparu, engloutis en partie par le tremblement de terre. Les autres ont pu être sauvés par le chemin de fer et les embarcations qui n'avaient pas sombré.

A ce propos, les marins disent qu'on a vu plusieurs embarcations de pêche se détacher du rivage et se diriger vers la côte nord est de la Sicile. Deux ou trois seulement ont pu aborder ; la mer a englouti les autres.

Le préfet sort vivant de la catastrophe

Rome, 30 décembre.

Contrairement à ce qu'on avait annoncé, le préfet de Reggio a échappé miraculeusement au désastre. Après avoir marché pendant trente heures, il est arrivé à Gerace, d'où il a télégraphié au ministre.

Dans une première dépêche, il dit que la ville avait complètement été détruite ainsi qu'un grand nombre de petits pays de la province et que les morts se comptaient par milliers.

La préfecture et tous les édifices publics se sont écroulés.

Une nouvelle dépêche du préfet de Reggio confirme la destruction totale de la ville. Il raconte qu'il s'est sauvé du palais de la préfecture alors qu'il était déjà à moitié écroulé.

Le bouleversement sous-marin

Palerme, 30 décembre.

Un radiotélégramme reçu au ministère de la marine annonce que, par suite de la catastrophe, le détroit de Messine a complètement changé de physionomie. Il serait, paraît-il, obstrué, et la navigation y deviendrait désormais très difficile.

Le « Corriere d'Italia », commentant cette nouvelle, fait remarquer que, si elle se confirme, les conséquences en seront incalculables au point de vue commercial et militaire. Le gouvernement a dépensé des sommes considérables pour fortifier le détroit de Messine, qui a une importance stratégique de premier ordre. Or, si, aujourd'hui, le détroit était fermé, les fortifications deviendraient inutiles et l'état-major devrait modifier partiellement ses plans.

Les conséquences commerciales seraient non moins graves. Le détroit de Messine est la route la plus courte pour les navires qui se rendent aux Indes, et tout le commerce de Marseille, Gênes, Naples passe par le détroit. Si donc la navigation par Messine était rendue impraticable, il en résulterait un dommage irréparable, car les communications de l'Europe avec l'Afrique et l'Asie seraient retardées de vingt-quatre heures.

Le rocher de Charybde disparaît

Palerme, 30 décembre.

Les dernières nouvelles confirment l'extraordinaire transformation subie par le détroit de Messine.

La côte a été engloutie par les vagues en plusieurs points ; des récifs formidables sont disparus, parmi lesquels le rocher historique de Charybde.

Tous les phares sont tombés ; tout cela, ajouté aux énormes débris de toute sorte qui jonchent les eaux du détroit, rend très difficile la navigation et extrêmement pénible et dangereux l'apport des secours.

Une secousse en Russie

Saint-Pétersbourg, 30 décembre.

Une secousse a été ressentie dans plusieurs villes du Nord-Est de la Russie.

Les terrifiants récits des survivants

Catane, 30 décembre.

Les survivants de Messine arrivés ici disent qu'il est impossible de décrire le spectacle terrifiant que présente la ville.

Messine n'est plus qu'un immense amas de décombres. Presque toute la population est morte : quelques milliers de citoyens seuls sont sauvés.

Il est nécessaire d'envoyer des médecins, des tentes, des vêtements et des vivres. Les survivants manquent de tout et souffrent du froid. Il faudrait aussi des pompiers pour éteindre l'incendie qui ravage les ruines de Messine.

Les communications par voie de terre sont considérées comme coupées avec Messine. La gare s'est écroulée ; tous les wagons ont été brisés. Presque tous les employés de chemins de fer sont morts.

Les rues sont remplies de décombres et ne sont pas reconnaissables. Il n'apparaît que d'énormes crevasses au milieu des ruines. La célèbre avenue Palazzata, située au Nord de la mer, l'Hôtel des Postes et télégraphes, les monuments publics n'existent plus. Les conduites d'eau et de gaz sont complètement détruites.

Après le désastre, la ville resta plusieurs heures sans qu'aucun secours fût organisé, les ruines ayant enseveli les autorités, la garnison, la force publique, les médecins, les pharmaciens, les citoyens de toutes les classes de la société. Les premiers secours ont été apportés par quelques équipages de navires marchands, qui ont accompli des actions héroïques.

On annonce que trois nouveaux trains et un steamer ont quitté Messine avec des blessés et des réfugiés.

LES CONDOLÉANCES

Des représentants des puissances à Rome

Rome, 30 décembre.

Tous les ambassadeurs et les ministres plénipotentiaires des différentes puissances sont allés à la Consulta (ministère des affaires étrangères italien), exprimer les sentiments de condoléances de leur Gouvernement respectif.

L'émotion de l'Italie entière est immense.

Toutes les municipalités et les associations ont voté des secours. La plupart des municipalités envoient des pompiers, des gardes municipaux et des médecins en Calabre et en Sicile.

Du président Roosevelt

Washington, 30 décembre.

L'ex-président Roosevelt a adressé un télégramme de condoléances au roi Victor-Emmanuel.

De l'Autriche

Vienne, 30 décembre.

La Chambre des seigneurs a autorisé son président à exprimer au gouvernement italien ses condoléances les plus chaudes à l'occasion de la catastrophe survenue en Calabre et en Sicile.

DE LA FRANCE

Un télégramme de M. Clémenceau

Paris, 30 décembre.

Voici le texte du télégramme que M. Clémenceau, président du Conseil, a adressé à M. Giolitti, président du Conseil des ministres d'Italie :

« A Son Excellence M. Giolitti, président du Conseil des ministres,

Rome.

« Je tiens, au nom du Gouvernement de la République française profondément ému par le grand malheur qui met en deuil la nation italienne, à vous exprimer l'expression sincère de nos bien vives condoléances.

« Désireux d'apporter quelque soulagement aux misères causées par ce désastre, je vous prie de vouloir bien accepter l'offre de concours que mon collègue le ministre de la marine met dès maintenant à votre disposition.

« Permettez-moi, en terminant, de vous adresser personnellement l'assurance de ma sympathie affligée en ces douloureuses circonstances.

« Signé : Clémenceau ».

Réponse de M. Giolitti

M. Giolitti a répondu par un télégramme ainsi conçu :

« A Son Excellence le président du Conseil des ministres, Paris.

« Je reçois le télégramme de Votre Excellence. En même temps que je la remercie vivement des expressions de condoléances pour le grand malheur qui frappe l'Italie, je lui présente mes plus vives actions de grâces pour l'offre de secours de la marine française.

« Signé : Giolitti. »

LES SECOURS

MM. Fallières, Clémenceau et Picard s'entretiennent à ce sujet

Paris, 30 décembre.

Le Président de la République a reçu mercredi matin, M. Clémenceau, président du Conseil, et M. Alfred Picard, ministre de la Marine, avec qui il s'est entretenu des mesures à prendre pour l'envoi de secours aux victimes de la catastrophe de Messine.

Des navires étrangers partent pour Messine

Toulon, 30 décembre.

La division navale composée des cuirassés *Justice* et *Vérité*, et des contre-torpilleurs *Carquois* et *Cognée*, a appareillé mercredi matin, à 7 heures 50, pour Messine.

Aucun incident ne s'est produit.

Le temps est très mauvais ; le vent souffle de l'Ouest en tempête.

La division navale arrivera à destination jeudi soir.

On annonce, d'autre part, de Bizerte que le contre-torpilleur *Dunois* est parti mercredi matin pour Messine, pour porter des secours et des vivres aux sinistrés.

— On télégraphie de Malte que le cuirassé *Exmouth*, les croiseurs *Euryalus* et *Minerva*, de l'escadre anglaise partent pour Messine.

Le croiseur *Sutlej*, qui allait rallier Malte, a reçu en cours de route l'ordre d'aller à Messine.

— Les deux navires-écoles allemands de la Méditerranée ont reçu l'ordre de partir immédiatement pour Messine avec des vivres et des couvertures chaudes.

Le duc de Connaught envoie des secours

Malte, 30 décembre.

Le duc de Connaught et l'amiral en chef ont offert des secours aux autorités de Messine. Celles-ci ont répondu qu'elles acceptaient et ont remercié.

Ce soir, partiront trois croiseurs avec des secours.

Une collecte aux Etats-Unis

Washington, 30 décembre.

La Société de la Croix-Rouge américaine télégraphie à toutes ses succursales en les priant d'envoyer de l'argent pour les victimes du tremblement de terre d'Italie.

Au syndicat de la presse parisienne

Paris, 30 décembre.

Le comité du Syndicat de la presse parisienne, à la nouvelle de la catastrophe qui désole l'Italie méridionale, a décidé de se réunir dans le but d'examiner les moyens de témoigner sa profonde sympathie aux victimes du tremblement de terre et à la nation si durement éprouvée.

Galas à l'Opéra et à la Comédie-Française

Paris, 30 décembre.

MM. Messager et Broussan directeurs de l'Opéra, dès qu'ils eurent pris connaissance de l'étendue du désastre italien, se sont concertés pour organiser à l'Opéra une représentation de gala extraordinaire au profit des sinistrés. Cette représentation pour laquelle ils ont déjà échangé des télégrammes en vue d'obtenir le concours des meilleurs chanteurs italiens, aura un caractère mi-italien, mi français, et aura un éclat exceptionnel.

— M. Jules Claretie, administrateur général de la Comédie-Française, aussitôt qu'il eut appris les tragiques événements d'Italie, a décidé de donner une représentation au bénéfice des familles des victimes de cette catastrophe.

EN ANGLETERRE

Londres, 30 décembre.

— Hier soir, le lord-maire de Londres, prenant la parole au banquet de la Société des musiciens, qu'il présidait, s'est exprimé en ces termes :

« Vous connaissez tous cette belle terre de la musique du chant et du soleil, le royaume d'Italie ; les dernières dépêches annoncent qu'il a été éprouvé par un revers sans précédent. J'ai déterminé de prendre l'initiative d'une souscription, et je sollicite le concours de tous mes concitoyens. »

Un télégramme de la Fédération des Musiques du Nord et du Pas-de-Calais

M. Richart, président de la Fédération des Musiques du Nord et du Pas-de-Calais, vient d'adresser le télégramme ci-dessous :

« A Sa Majesté Victor-Emmanuel III,
« Roi d'Italie, Naples.

« Au nom des 7[illegible] sociétés musicales fédérées du Nord et du Pas-de-Calais, profondément attristées par l'épouvantable catastrophe qui frappe deux de vos provinces, je vous adresse l'expression de notre vive douleur, en même temps que celle de nos sympathies pour la nation italienne.

« Le Président,
« Signé : Alfred Richart,
« à Lens (P.-de-C.). ».

M. Richart a en outre informé M. le consul d'Italie à Lille, qu'il met à son entière disposition l'organisation de la Fédération, pour les fêtes qui pourront être organisées, dans la région du Nord, dans le but de secourir les victimes de la terrible catastrophe de Sicile.

L'internement de Jeanne Weber

Bar-le-Duc, 30 décembre.

Hier soir, Jeanne Weber a été transférée de l'asile de Maréville à celui de Fains (Meuse). Trois infirmières de cet établissement, arrivées dans l'après-midi à Nancy, partirent aussitôt pour Maréville, d'où à six heures elles ramenaient en voiture Jeanne Weber. Celle-ci avait la tête complètement enveloppée dans un vaste châle de couleur.

Pour la soustraire à la curiosité des voyageurs, elle fut conduite dans le bureau du chef de gare ; puis, dans le train qui quitte Nancy à 6 h. 28, elle fut installée dans un wagon de deuxième classe, aux stores baissés ; la portière du compartiment s'entr'ouvrit cependant un instant pour permettre à M. Gruhier, directeur de l'usine de Maréville, et au docteur Pricoux, médecin à l'asile de Fains, de donner aux infirmières leurs dernières instructions. Jeanne Weber a été, paraît-il, fort étonnée d'être transférée dans un nouvel asile ; elle croyait passer de nouveau en cour d'assises.

Revue de la Presse

LE DÉSASTRE ITALIEN

La plupart des journaux commentent le désastre qui vient de frapper l'Italie méridionale.

On lit dans le *Radical*, sous la signature de M. Maxime Wuillaume :

Ce qu'il y a peut-être de plus effrayant dans cette catastrophe, c'est que nul ne peut dire qu'elle ne se renouvellera pas un jour. Dans quelques mois, dans quelques années si l'on veut, Messine sera de nouveau la cité merveilleuse, riche et commerçante, assise mollement au bord de la Méditerranée. Les années s'écouleront, effaçant de plus en plus le noir souvenir de la ruine immense. La sérénité renaîtra avec l'oubli. Et puis, un jour le ciel s'illuminera subitement, la terre tremblera, les monuments s'écrouleront, la ville sera balayée, renversée, ruinée. Mystères insondables, quand viendra le jour où vous nous livrerez vos terrifiants secrets ?

M. Jaurès, dans l'*Humanité*, fait les réflexions suivantes :

Quelle pitié et quelle humiliation de songer, à propos de toutes les catastrophes que déchaînent les forces physiques, que les hommes se préparent à eux-mêmes, délibérément, de plus redoutables épreuves ! Ils s'apitoient les uns sur les autres, quand le grisou fait explosion ou quand un volcan a ses vapeurs. Ils pleurent ensemble de bonne foi ; ils s'entr'aident de leur mieux ; et cependant ils méditent les meilleurs moyens de s'égorger à la première occasion. La bouche des volcans ne suffisant pas, ils multiplient les cratères des canons.

Les chefs d'Etat s'envoient des condoléances de la même main qui signera l'ordre de mobilisation et d'universelle tuerie.

Il y a dans ce mélange de solidarité et de meurtre une bouffonnerie sinistre.

M. H. Bérenger, dans l'*Action*, dit de son côté :

Nous autres, deux fois héritiers de l'Italie, par la langue et par les institutions, nous qui avons continué le Sénat et le Peuple Romain par notre Révolution française, nous sommes en deuil quand l'Italie prend celui de ses cités.

Si notre imagination, impuissante, a peine à se représenter, du fond obscur des neiges où nous sommes, cette effroyable hécatombe aux pays du Soleil, du moins notre cœur s'est déchiré avec celui de nos frères méditerranéens, nos larmes ont coulé avec les larmes de Messine, nos mains se tendent vers les mains de l'Italie en deuil.

Puisse-t-elle, la grande mère de nos civilisations, accueillir ce salut filial des nations latines, en allègement à sa douleur, en réconfort à son épreuve, en aide à sa détresse !

Sur le même sujet, la *Petite République* s'exprime ainsi :

Si, dans tous ces déchirements, au milieu des pleurs et des gémissements des survivants affolés, une voix consolatrice peut se faire entendre, que ce soit celle de la France.

Au reste, nulle part ailleurs que dans notre pays on ne compatira avec plus d'affectueuse sollicitude au malheur qui frappe l'Italie. Le gouvernement français a exprimé l'opinion de tous les Français en envoyant aux représentants de la nation italienne ses condoléances et il n'est personne qui ne l'applaudisse d'avoir d'urgence mobilisé notre escadre de la Méditerranée pour voler au secours des sinistrés.

Enfin, M. E. Judet, dans l'*Eclair*, émet ces appréciations :

Depuis la formidable éruption de la montagne Pelée, qui désola la Martinique et supprima d'un coup la gracieuse ville de Saint-Pierre, rien n'a égalé la puissance néfaste du tremblement de terre et du raz de marée de Messine. Cette ville populeuse, magnifiquement bâtie sur le détroit le plus passager de la Méditerranée, déjà frappée dans les siècles précédents par d'affreux désastres, morte et ressuscitée plusieurs fois, la voilà encore anéantie plus complètement qu'elle ne le fut jamais !

Il a suffi d'une secousse de vingt-trois secondes pour réaliser cette exécution sinistre, pour rappeler à l'humanité, si confiante dans ses destinées, combien est précaire son établissement sur la planète, combien elle est dans la dépendance des forces dont l'équilibre la tolère, mais dont l'anarchie suffit à entraîner sa disparition immédiate.

Les élèves de Saint-Cyr

La France Militaire :

Le ministre de la Guerre fait connaître que les élèves de l'Ecole spéciale militaire qui accomplissent actuellement une deuxième année d'instruction seront dispensés de suivre plus tard dans les écoles d'application pour le tir le cours des lieutenants institué par l'article 8 du décret du 21 avril 1907, portant réorganisation de l'Ecole normale de tir et des Ecoles d'application pour le tir. Pour que l'instruction de ces élèves de deuxième année ne souffre pas dans l'avenir de cette disposition, le ministre a décidé que ceux-ci feraient, en 1909, un séjour de trois semaines aux Ecoles d'application pour le tir de Ruchard et de Valbonne.

Ce séjour devant avoir lieu dans ces deux écoles du 14 juin au 11 juillet, les dates fixées par l'instruction du 16 mai 1907 pour le commencement de la troisième série du corps des lieutenants et pour celui du corps des sous-officiers de cavalerie seront ainsi rectifiées : troisième série du corps des lieutenants : 5 avril au lieu du 12 avril. Corps des sous-officiers de cavalerie : 14 mai au lieu du 21 mai.

NOUVELLES DE PARTOUT

FRANCE

— La récolte du cidre est évaluée, cette année, à 16.873.600 hectolitres. C'est un chiffre considérable, puisque, l'an dernier, il ne fut récolté que 2.739.170 hectolitres. Voici les chiffres de la récolte pour les départements cidricoles classés par ordre d'importance : Manche 2.800.000 hectolitres, Calvados 2.300.000, Côtes-du-Nord 1.511.300, Mayenne 1.300.000, Orne 1.168.000, Ille-et-Vilaine 1.152.000, Eure 900.000, Seine-Inférieure 820.000, Loire-Inférieure 720.000, Sarthe 710.000, Morbihan 450.000, Oise 350.000, Finistère 242.000, Somme 227.000, Haute-Savoie 200.000, Ardennes 185.000, Pas-de-Calais 181.800, Aisne 165.000, Maine-et-Loire 158.000, Seine-et-Oise 150.600, Haute-Vienne 146.700, Seine-et-Marne 113.700, Aube 110.000, Yonne 104.600, etc. La récolte a été particulièrement importante en Normandie et relativement médiocre en Bretagne.

ETRANGER

— Le postmaster général annonce qu'à partir du 1er janvier, un service de boîtes chargées sera établi entre le Royaume-Uni, la France et la Belgique pour l'expédition des objets d'or, d'argent, bijoux, etc.

— C'est Fethi bey, commandant d'état-major en Turquie, qui sera nommé attaché militaire à Paris, et non le major Enver bey; celui-ci sera nommé attaché militaire à Berlin. L'« Ikdam » assure que M. Liaptchef reviendra dans la semaine à Constantinople, pour reprendre les négociations turco-bulgares.

LA RÉGION

LOTERIE DES REPRÉSENTANTS DE PARIS

Des billets d'une loterie dite des représentants de Paris, au capital de deux millions, et mentionnant l'autorisation du ministre de l'Agriculture, ont été adressés à des particuliers dans divers départements. L'expéditeur annonçait en même temps au destinataire qu'il avait gagné au tirage du 20 décembre courant l'un des lots indiqués au dos du billet et consistant dans des automobiles Renault, des Tri-cars Peugeot, des motocyclettes Werner, etc., et réclamait l'envoi, par retour du courrier, d'une somme d'argent variant entre cinquante et cent francs pour frais d'emballage et de transport.

Par une circulaire en date du 23 décembre courant, M. le ministre de l'Intérieur fait connaître qu'on se trouve en présence d'une véritable tentative d'escroquerie, attendu qu'il s'agit d'une loterie purement imaginaire qui n'a pas été autorisée.

A ROUBAIX

Le violent incendie

DE LA RUE MONTAIGNE

Pendant toute la nuit de mardi à mercredi, les pompiers déversèrent des torrents d'eau sur ce qui restait des magasins de M. Jules Lesauvage, dégraisseur de lavettes industrielles, rue Montaigne, et ne quittèrent les lieux du sinistre que hier dans la matinée.

L'aspect de l'établissement est navrant ; le feu n'a rien respecté ; marchandises, générateur, machines, tout est détruit, aussi le chiffre des dégâts dépasse 25.000 francs, somme fixée par nous au cours de notre premier compte rendu.

POMPIERS BLESSÉS

Nous avons relaté le dramatique accident survenu au cours de ce sinistre. De nombreux pompiers se firent, en tombant, des contusions sur tout le corps.

Le plus sérieusement atteint est le sapeur Coussaert. M. le docteur Delattre, médecin-major de la compagnie, ayant constaté des plaies de l'index et du médius droits, ainsi qu'une violente contusion du bras droit, lui a ordonné quelques jours de repos.

M. le docteur Delattre a également donné des soins au sapeur Façon qui s'est fait des contusions aux membres en tombant sous un dévidoir ; au sapeur Verbeck qui a fait une chute sur la glace en voulant enlever une colonne d'incendie, et qui souffre d'une entorse du poignet et une violente contusion du genou gauche.

* * *

Le dramatique accident

DE LA RUE DE LA PAIX

Mort de la victime

Nous avons relaté dans notre numéro de dimanche matin le terrible accident survenu samedi soir, rue de la Paix, 66, et au cours duquel une septuagénaire, Marie Cotaires, fut grièvement brûlée sur diverses parties du corps.

La pauvre femme, qui avait été admise à la Fraternité, y est morte mercredi, vers 3 heures du matin, après une épouvantable agonie.

A VALENCIENNES

L'incendie du Lycée

L'ENQUÊTE

Il résulte de l'enquête que le sinistre ne peut être attribué à l'imprudence de l'un des ouvriers couvreurs occupés depuis trois mois à la réfection des toitures. Il était expressément interdit à ces ouvriers de fumer et des employés de la ville étaient chargés de veiller à ce que ces prescriptions ne fussent point enfreintes. L'incendie serait plutôt dû à un vice d'une cheminée dont la disposition avait été modifiée lors de l'aménagement des nouvelles classes. Un certain nombre d'ouvriers ont d'ailleurs déclaré qu'à maintes reprises, ils avaient vu de la fumée « refoulée » par cette cheminée. L'enquête se poursuit.

A MAUBEUGE

LE DANGER DU PÉTROLE

Un terrible accident est arrivé à Mme Salon, faubourg Sainte-Aldegonde, 52 ans, dont le mari est cantonnier à la gare de Maubeuge et le fils employé à la grande vitesse. Voulant allumer son feu avec du pétrole, la malheureuse a été surprise par un retour de flammes qui a mis le feu à ses vêtements et à sa chevelure. Des voisins accourus à ses cris l'ont délivrée en l'enveloppant de couvertures. Mme Salon gravement atteinte à la poitrine et à la tête, est dans un état inquiétant.

A LEFFRINCKHOUCKE

Un homme écrasé par un chariot

Un jeune ouvrier agricole a été tué hier sur la route de Furnes à hauteur de Leffrinckhoucke.

Georges Smagghe, au service de M. Emile Noorenberghe, cultivateur à Ghyvelde, revenait de Dunkerque où il était allé avec son chariot, prendre un chargement de charbon.

Il marchait sur la chaussée et un autre ouvrier l'accompagnait, lorsqu'arrivé près du pont de Leffrinckhoucke, il glissa et alla rouler sur le tombereau dont les roues lui passèrent sur le corps.

Relevé dans un état lamentable et avec la poitrine défoncée, le malheureux fut transporté dans une voiture à l'Hôpital, mais il expira en cours de route.

Le Froid et la Neige

A VALENCIENNES

Le thermomètre est descendu jusqu'à 12 degrés au-dessous de zéro, température rarement atteinte depuis plusieurs années, et la neige est tombée en abondance, causant des perturbations dans le service des postes, des chemins de fer et des tramways, et occasionnant des accidents.

C'est ainsi que M. Charles Barbot, âgé de 67 ans, employé à la bibliothèque communale, a glissé sur le trottoir des Académies, recouvert de verglas, et est tombé de telle façon qu'il s'est fracturé l'épaule gauche.

D'autre part, mardi, par suite du mauvais temps, le dernier tramway de Quiévrain à Valenciennes, qui devait arriver à neuf heures du soir, n'est rentré en ville qu'à minuit, n'ayant plus de vapeur, et ayant complètement épuisé son chargement de charbon.

En descendant de ce tramway, à la porte de Mons, le chef de train Trotlin a glissé sur la chaussée, et est tombé si malheureusement qu'il s'est fracturé le pied droit. Il a dû être transporté à l'Hôtel-Dieu, sur une civière, par deux agents de police.

— Une maison à moi, pour moi ?... Mais comme je vous l'ai dit, un coin de grange ou de grenier me suffirait.

— Oh ! la maison n'est ni grande, ni luxueuse !... Alors, c'est dit, vous acceptez ?

— Avec joie, avec reconnaissance... j'aurai un gîte, un gîte à moi, la pâtée assurée ! Mais c'est trop de bonheur !

— Eh bien ! venez ; je vais d'abord vous faire donner à manger ; ensuite, je vous montrerai votre domicile. Ah ! ayez donc l'obligeance de me rappeler votre nom.

— Pierre Savin.

— Eh bien ! Pierre, à partir d'aujourd'hui, vous êtes à mon service... Je vous présenterai comme mon ancien ordonnance.

— Bien, patron.

— Ah ! dites-moi ; un mot encore. Bien entendu, ne racontez à personne l'histoire saugrenue dont vous me parliez tout à l'heure.

— Soyez tranquille... Après tout, j'ai peut-être mal vu ; je dois avoir mal vu...

— Soyez-en persuadé... c'est tellement absurde...

— C'est bien ce que je me disais aussi.

— A la bonne heure !

Le soir même, Pierre Savin s'installa dans une masure délabrée qui devait avoir servi, jadis, à loger quelque garde-chasse.

C'était à peine plus grand qu'une niche à chien et pas beaucoup plus confortable. Néanmoins, le pauvre chemineau était émerveillé ; et lorsqu'il fut étendu dans le lit qu'on lui avait dressé en toute hâte, lorsqu'il se sut sur la tête un toit solide, il pleura doucement, secoué par une étrange émotion.

III

[illegible]

Pierre Savin était un homme rude, un peu grincheux, mais pas méchant, au fond. C'était le véritable type du vieux soldat de l'époque, type qui ne différait pas énormément, en somme, de celui du grognard du Premier Empire. Si Savin n'était pas resté au régiment, c'était la faute de la guerre, ou plutôt de la défaite.

Après Sedan, l'armée fut découragée : officiers et soldats se demandèrent ce qu'on allait devenir, la carrière des armes paraissait perdue. La guerre terminée, ce fut autre chose : on ne parla plus que réorganisation et l'on voulut agir vite. De cette rapidité, de cette fièvre il sortit du chaos, les ordonnances succédaient aux ordonnances, les circulaires aux circulaires, on démolissait le lendemain ce que l'on avait fait la veille.

Cela effraya les vieux soldats ; nombre d'entre eux, qui avaient rêvé de finir leurs jours à l'ombre du drapeau, abandonnèrent la caserne.

Pierre Savin fut de ceux-là.

Ces hommes n'étaient plus habitués au labeur journalier, au rude labeur qui donne le pain quotidien ; ils n'étaient plus habitués à la vie. On les avait pris jeunes ; on les avait conservés pendant sept ans et précisément pendant la période de l'existence où l'homme, dans les campagnes surtout, se crée une situation, une famille.

Bien peu surent se débarrasser de l'empreinte du métier militaire, surent se mettre au travail comme s'ils n'avaient jamais quitté le village natal. Avec cela, ils tombaient, presque comme des intrus, en des contrées ruinées par la guerre, chez des paysans dont le malheur avait augmenté l'égoïsme, la méfiance naturels.

Pierre Savin en avait fait la triste expérience.

Mais, à présent, il était heureux.

Le parc où il passait sa journée lui faisait l'effet d'un paradis terrestre, et, lorsqu'il rentrait, le soir, dans sa maisonnette, tout son être se fondait en une sorte de béatitude.

Il lui semblait qu'il était redevenu petit enfant et qu'il rentrait de l'école de son village.

— Allons au dodo, se disait-il, quand après avoir absorbé un repas sommaire, qu'il préparait lui-même, il avait fumé sa pipe.

Naturellement, la présence de Pierre faisait beaucoup jaser dans la maison, parmi les domestiques.

On ne l'aimait pas et l'on trouvait que « monsieur avait eu tort d'introduire aux Peupliers un homme d'aussi mauvaise mine. »

On ne se gênait pas, du reste, pour le dire à Savin lui-même, les serviteurs le traitaient avec dédain.

Lui, le pauvre, supportait tout sans se plaindre, il se faisait tout petit, évitant autant qu'il le pouvait d'entrer en contact avec le personnel.

Il avait si peur de perdre sa place, si peur de quitter la maisonnette délabrée qui lui servait de niche !

Il évitait aussi soigneusement Jean Smer ; cet homme ne lui plaisait guère, et il se rendait parfaitement compte qu'en lui donnant la niche et la pâtée le médecin n'avait eu qu'un but : acheter son silence.

Jean Smer, du reste, paraissait de moins en moins à la maison ; il poursuivait sans relâche sa campagne électorale et passait à Rethel tout le temps qu'il n'employait pas à rouler les villages.

Il faisait partie de toutes les sociétés, il était vice-président d'un comité, membre du Cercle agricole, il pérorait partout, subventionnait le journal de l'arrondissement. Comme un bienfait ne doit jamais être perdu, il se tailla une excellente réclame sur le dos de Pierre Savin.

Le journal de Rethel raconta que l'ancien soldat, ordonnance de Jean Smer, avait traversé à pied une partie de la France pour retrouver le docteur. Il était arrivé à Seuil mourant de faim, et Jean Smer lui avait, en pleurant, ouvert les bras.

Tout cela était délayé en trois colonnes où l'on célébrait l'héroïsme du docteur à Frœschwiller, son dévouement, etc.

C'était touchant au possible et dramatique comme un roman-feuilleton de derrière les fagots.

Toutes les femmes sensibles de l'arrondissement en pleurèrent.

« Il ne faudrait pas, disait, en terminant, l'auteur de l'article, connaître notre éminent concitoyen le docteur Jean Smer, pour n'être pas persuadé que, désormais, le fidèle soldat Pierre Savin ne manquera de rien »...

Et en avant la grosse caisse.

Un domestique des Peupliers lut l'article à Savin.

— Vous en avez une chance, vous, lui dit ce domestique : nourri, logé, rien à faire... Et on vous comble d'éloges, vous voilà ici pour le restant de vos jours.

Savin ne répondit rien, mais, le soir, en fumant sa pipe, il pensa à tout cela, aux mensonges que contenait l'article.

— Et il ferma les poings, puis il murmura : « Crapule ! »

Pierre Savin n'était pas une bête, et un cœur battait sous sa rude enveloppe. Il comprit parfaitement, et il méprisa un peu plus Jean Smer, si c'était possible.

Chaque jour, sous la surveillance de Geneviève, le petit Jacques jouait dans le parc. La première fois qu'il aperçut Savin, il eut peur et se sauva vers sa gouvernante.

Pierre Savin, à qui la frayeur de l'enfant n'avait pas échappé, en fut tout triste, car il était bon et il aimait beaucoup les enfants.

Dès lors, quand Geneviève paraissait, il se cachait.

La jeune fille, étonnée de voir cet homme, s'informa et apprit qu'il appartenait désormais au personnel de la maison ; on lui lut l'article du journal de Rethel.

Elle n'en retint qu'une chose, c'est que Pierre Savin avait été soldat, qu'il s'était battu en Alsace, comme Hardouin, tout près de chez elle. Et tout de suite, cet homme lui fut sympathique.

Elle voyait très bien qu'il s'efforçait de se dissimuler pour ne pas la gêner pendant ses promenades, et elle lui sut gré de sa discrétion.

Un jour, dans une allée, Savin ne put fuir à temps ; il croisa la jeune fille. Il avait enlevé sa casquette et s'effaçait pour laisser passer Geneviève et l'enfant, qui s'était blotti dans les jupes de la jeune fille.

Geneviève sourit à Pierre, puis elle dit :

— Bonjour, monsieur ; je suis heureuse de vous rencontrer pour vous remercier de la façon dont vous entretenez notre petit coin.

Le pauvre Pierre n'avait jamais entendu une bonne parole ; le sourire de Geneviève pénétra en lui comme un rayon de soleil ; il rougit et ne put que balbutier :

— Merci, mademoiselle, vous êtes trop bonne.

Mais son émotion s'accrut encore lorsque Geneviève, faisant sortir le petit Jacques de derrière sa jupe, le poussa vers Pierre en disant :

— Allons, Jacques, dis bonjour au monsieur.

Devenant subitement très crâne, l'enfant tendit sa petite main à Pierre.

Celui-ci tremblant d'émotion et de reconnaissance, la prit entre deux doigts, doucement, comme s'il avait peur de la briser, puis, regardant Geneviève, il répéta :

— Vous êtes bonne !

Et la jeune fille vit qu'il avait des larmes dans les yeux.

Pierre Savin s'enfuit ; il rentra dans sa maisonnette, et cet homme rude pleura comme un enfant.

Jusqu'à ce jour, tous l'avaient traité en ennemi ; dans la maison, on se détournait de lui avec affectation et quand, par hasard, on lui adressait la parole, c'était pour lui dire des choses désagréables, blessantes même.

Jean Smer lui-même paraissait le fuir, et quand il rencontrait l'ancien soldat, il se bornait à répondre d'une façon très froide à son salut.

Si Pierre Savin voulait parler au maître, celui-ci ne manquait jamais de dire, avec hauteur :

— Une autre fois, je suis pressé.

Les domestiques n'avaient pas manqué de remarquer cela, aussi ne se gênaient-ils pas avec l'ancien soldat.

Pierre Savin souffrait de cet état de choses ; plus d'une fois il s'était dit :

— C'est de la lâcheté de rester ici, tu payes trop cher ton gîte et ta pâtée !

Et souvent il s'était senti pris du désir de filer sans tambour ni trompette. Mais il était devenu lâche, en effet, lâche devant la vie, qui avait toujours été si dure pour lui.

— Baste, se disait-il, ce sera toujours pareil ; quand je roulais les grands chemins, j'avais à subir la mauvaise humeur des paysans, on me détestait et l'on me craignait. Mauvaise humeur pour mauvaise humeur, il est préférable de supporter celle qui rapporte.

Et il restait.

(A suivre.)